



HAL
open science

L'enfant du futur au prisme de la science-fiction

Marika Moisseeff

► **To cite this version:**

Marika Moisseeff. L'enfant du futur au prisme de la science-fiction. Doris Bonnet; Fabrice Cahen; Virginie Rozée. Procréation et Imaginaires collectifs. Fictions, mythes et représentations de la PMA, INED éditions, 2021, Questions de populationS, 9782733260524. hal-03515751

HAL Id: hal-03515751

<https://hal.science/hal-03515751v1>

Submitted on 6 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Chapitre 3

L'enfant du futur au prisme de la science-fiction¹

Marika Moisseeff

« Qui s'aventurera à esquisser, partant des traits d'un
nourrisson, le portrait futur de l'adulte ? » *

(Bolk, 1961 [1926], p.279)

En 2004, le professeur d'immunologie, Jean-Claude Weil écrivait dans la revue *Géopolitique* : « Je suis convaincu que, très vite, la reproduction ne se fera plus qu'en laboratoire, in vitro. Le mode de reproduction à l'ancienne ne sera plus qu'exceptionnel. C'est inévitable étant donné la façon dont la société évolue : les femmes font des carrières, passent des diplômes et, à quarante ans, veulent un enfant qu'elles n'ont pas eu le temps de faire avant. La solution, c'est de prélever à dix-huit ans les ovocytes et les spermatozoïdes en prévision de ce désir futur et de les mettre en attente. On aura ainsi des cellules germinales fraîches que l'on pourra utiliser à volonté pour une FIV. »

Cette perspective fait écho à une suggestion de Freud en 1898 : « (...) ce serait l'un des plus grands triomphes de l'humanité, l'une des libérations les plus tangibles, à

¹ Certaines parties de cet article ont paru dans des publications antérieures : Moisseeff 2010 a et b, 2012. Voir la bibliographie en fin d'article.

l'égard de la contrainte de la Nature à laquelle notre espèce est soumise, si l'on réussissait à élever la procréation au rang d'une action volontaire et intentionnelle, et à la dégager de son lien avec le plaisir sexuel » (1989 [1898], p. 232). De fait, un siècle plus tard, un article avançait qu'aux yeux de nos descendants des siècles à venir, l'une des caractéristiques les plus singulières de l'humanité de l'an 2000 serait que « les gens étaient [encore] enfantés *à l'intérieur* de leur mère, comme les animaux » (Sorg, 1999, p.13, c'est moi qui souligne). Dans cette optique, la nécessité d'être englobé dans un corps de femme avant de naître ferait obstacle à l'émancipation des humains vis-à-vis de la nature en les empêchant de se hisser au-delà de l'animalité.

Ce point de vue est récurrent dans la mythologie occidentale contemporaine constituée, selon moi et au sens anthropologique du terme, des œuvres de science-fiction (Moisseeff, 2005).

Dans l'un des premiers mythes du genre, *Le meilleur des mondes*, publié en 1932, Huxley utilise à dessein le terme scientifique de « viviparité » caractérisant les humains obsolètes que nous sommes destinés à devenir pour l'opposer au mode futur de reproduction par utérus artificiel. En effet, chez les vivipares, l'embryon se développe au sein même du corps maternel, un processus perçu par les personnages du *Meilleur des mondes* comme relevant d'une infâme chose du passé, ne subsistant plus qu'à l'état de survivance honteuse dans quelques réserves de sauvages. Chez les civilisés, en revanche, les enfants sont fabriqués en dehors des

corps maternels à partir des ovocytes et des spermatozoïdes prélevés sur les individus venant d'atteindre la puberté, puis élevés dans des centres spécialisés.

Mariage, famille, relations de parenté ont disparu et sont devenus autant d'obscénités, ce que souligne avec force le Directeur de l'Incubation et du Conditionnement des bébés auprès des étudiants à qui il est chargé de rappeler le passé effroyable de l'espèce, « ces jours de grossière reproduction vivipare, [où] les enfants étaient toujours élevés par leurs parents [...] Pareille à une folle furieuse, la mère couvait ses enfants (*ses* enfants)... comme une chatte, ses petits [...] Notre Freud avait été le premier à révéler les dangers épouvantables de la vie de famille. Le monde était plein de pères, et était par conséquent plein de misère ; plein de mères, et par conséquent de toute espèce de perversions, depuis le sadisme jusqu'à la chasteté ; pleins de frères, de sœurs, d'oncles, de tantes – plein de folie et de suicide » (Huxley, 1998 [1932], p. 41-42 et 54-57).

Si Huxley fait ainsi aussi explicitement référence à Freud, c'est que celui-ci a clairement lié le progrès de l'humanité, son évolution au sens plein du terme, à l'acquisition de la capacité à séparer activités érotiques et activités reproductives afin de permettre l'accession à un plaisir sexuel sans entrave, diminuant d'autant bon nombre de névroses. Huxley le prend en quelque sorte au mot : dans son roman, l'apogée de la civilisation correspond à l'avènement d'une jouissance sexuelle illimitée corrélé à l'éradication de l'enfantement naturel. On y enjoint les adultes à s'adonner à volonté aux activités érotiques, à la condition impérative qu'ils recourent aux préservatifs et, en cas de « ratés », à l'avortement. « La civilisation,

c'est la stérilisation » (1998 [1932], p.130 et 141) et la pornographie est ici rattachée, non à la sexualité, mais à l'enfantement.

Si les auteurs des nouveaux récits d'anticipation centrés sur le devenir de la reproduction humaine poursuivent le sillon tracé par Huxley, ils y intègrent les éléments associés aux progrès de la génétique et de la biotechnologie (en particulier l'ADN et son éventuelle modification) et la théorie de l'évolution des espèces. Cette dernière apparaît, en effet, comme un facteur potentiel crucial de différenciation entre les parents et leurs enfants et permet d'envisager l'éventualité qu'une nouvelle espèce, supérieure et potentiellement dominatrice, fasse un jour son apparition. Dans ce type de fiction, la technologisation de la reproduction débouche sur un scénario bien particulier, dans lequel les « nouveaux » enfants seraient susceptibles de devenir les maîtres de leurs parents. Pour illustrer ce thème, je me fonderai ici sur le roman *Mutation* de Robin Cook paru en 1989.

Une scène primitive postmoderne

Victor Franck Junior, VJ, personnage central du roman de Cook, a été conçu par fécondation in vitro à partir des gamètes de ses parents, puis implanté dans une mère porteuse évincée dès sa mise au monde. Son père, Victor, médecin obstétricien devenu chercheur en génétique, a introduit un facteur de croissance neurologique dans l'ovule fécondé préalablement à son implantation, ce qui a permis à VJ de développer une intelligence phénoménale allant de pair avec une

absence totale d'affects et de sens moral. Alors qu'il est âgé de dix ans, Marsha, sa mère, qui est psychiatre, découvre qu'il a tué cinq personnes. C'est le moment qu'il choisit pour convier ses parents à visiter le laboratoire qu'il a réussi à se faire construire à leur insu grâce à ses facultés inouïes.

Victor et Marsha découvrent, posés sur un établi, « quatre containers en verre, d'environ deux cents litres chacun [...] éclairés par des lampes chauffantes ». « À l'intérieur, enveloppés dans des membranes transparentes, se trouvaient quatre fœtus [...] nageant dans des utérus artificiels ». « Je suis heureux de vous annoncer qu'il s'agit de mes frères et sœurs ».

VJ a, en effet, utilisé les embryons issus de la fécondation in vitro pratiquée par son père à partir des ovules de Marsha lors de sa conception. Mais il a fait en sorte, en détruisant certaines de leurs structures neurologiques, qu'ils soient intellectuellement déficients afin de lui être dévoués corps et âme.

« Marsha se tourna et lui fit face. Son regard imperturbable la fixait. Ce bleu cristal, si impressionnant, depuis sa naissance, et ces cheveux d'un blond angélique la firent soudain fondre en larmes. [...] Victor était passionné par la science. *Il avait fait une manipulation pour améliorer l'intelligence de ce garçon, et, en contrepartie, il semblait avoir détruit sa conscience.* » Elle essaie de le faire comprendre à VJ :

Marsha — Il n'y a pas que la science. Il y a aussi la morale. Est-ce que tu comprends ? [...] Ce que Victor a fait en te créant n'est qu'un acte irréfléchi. Il n'a pas pris le temps de considérer toutes les conséquences. Il ne s'est soucié que du but qu'il poursuivait. La science court à sa ruine si elle ignore les principes fondamentaux de la morale et de la conscience. [...]

VJ — *La morale ne peut pas régir la science, parce que la morale est relative, et par conséquent, variable. La science ne l'est pas. La société est fondée sur l'homme et sa société qui changent selon les époques et les cultures. Ce qui est sacré pour certains est tabou pour d'autres. [...] Les seules choses qui soient immuables en ce monde, ce sont les lois de la nature qui gouvernent notre univers. C'est la raison qui est l'arbitre ultime, et non la morale et ses caprices. [...]*

Marsha — Ton intelligence supérieure t'a isolé, faisant de toi quelqu'un qui manque de certaines qualités humaines telles que la compassion, la communion, et même l'amour.

(Cook, 1989, p. 270 -277, mes italiques)

Si pour les psychanalystes, la scène primitive renvoie à la façon dont l'enfant se représente les rapports sexuels entre ses parents à l'origine de sa conception, nous assistons ici à l'inversion du scénario habituel : c'est le fils qui révèle à ses parents l'origine du développement de ses frères et sœurs : leurs enfants, issus d'une procréation humaine d'un genre nouveau, asexuée et totalement mécanisée, via des

utérus artificiels dont il est l'heureux concepteur et dont il maîtrise entièrement les rouages. Et, cette fois, l'effroi est du côté des parents et non de l'enfant qui, face à leurs réactions, les sermonne « comme s'il était *le* parent et eux les enfants » (*op. cit.*, p. 274).

Des enfants sans mère

Les traits de personnalité du père et de la mère de VJ et leurs professions respectives incarnent les caractéristiques traditionnellement attribuées aux hommes et aux femmes : rationalité, intellectualité, créativité, indépendance, pour les premiers, sensibilité et émotivité, pour les secondes. Le père est du côté des sciences dites « dures » et de la technique, la mère du côté des soins et des sciences dites « molles », la psychiatrie clinique incarnant la branche la moins rationnelle de la médecine. Dans cette perspective, la transmission des capacités intellectuelles passe par le père, alors que la capacité d'identification et d'attention à autrui, au fondement de la sensibilité, ne pourrait être transmise que par une « vraie » mère. VJ, parce qu'il a été conçu artificiellement n'a hérité d'aucune caractéristique féminine. En évinçant la mère biologique et la mère porteuse, le père a engendré un pur produit masculin, qui va reprendre la tâche démiurgique paternelle en éliminant entièrement l'intervention d'un corps féminin pour fabriquer des corps-machines dépourvus d'intelligence.

Des enfants cruels blonds aux yeux bleus

VJ incarne donc l'émergence, via la biotechnologie, d'une nouvelle espèce humaine qui est dépourvue de tout affect et dont le mode de pensée est purement opératoire, à l'image de la technique dont elle est issue. Il personnifie physiquement l'idéal nazi de la race aryenne : alors que ses parents sont bruns, il est blond et ses yeux sont d'un bleu surprenant et froid. De fait, dans la science-fiction, les enfants incarnant une nouvelle espèce humaine supérieure à la précédente sont presque toujours blonds aux yeux bleus, et d'une froideur quasi inhumaine. C'est le cas des enfants issus de l'insémination mystérieuse des femmes dans le film *Le village des Damnés* (Rilla, 1960 ; Carpenter, 1995). *Idem* dans le film *Godsend* (Beaumont, 1980) où une famille accueille obligeamment une inconnue sur le point d'accoucher. À peine a-t-elle mis au monde son bébé qu'elle disparaît sans laisser de traces. La petite fille, blonde aux yeux bleus comme sa mère, va tuer l'un après l'autre les quatre enfants de sa famille d'accueil. Dans ces films, les enfants venus d'ailleurs appartiennent à une espèce plus évoluée mais ayant perdu la capacité de se reproduire seule. Comme VJ, ils sont dépourvus d'affects et cherchent à utiliser les femelles humaines terriennes comme mères de substitution pour supplanter, à terme, une humanité qu'ils jugent très inférieure à la leur, ce pourquoi ils s'estiment en droit de l'exploiter. À l'instar du coucou, cette espèce dépose ses œufs dans le nid des autres et suppriment ceux qui s'y trouvaient déjà.

Racialisation, évolution et néoténie

On retrouve dans bon nombre de représentations occidentales de l'époque contemporaine (Moisseeff, 2005) l'idée que les catégories inférieures (classes et races) seraient plus prolifiques que les catégories supérieures qui auraient, au contraire, une propension à l'hypofertilité, d'où la nécessité pour ces dernières de trouver les moyens de contrôler la reproduction à leur profit. La théorie de l'évolution, en hiérarchisant les espèces en fonction de leur mode de reproduction (Moisseeff 2010a), a contribué au développement de ces représentations. Mais il est une autre théorie susceptible d'expliquer le type nordique conféré à l'espèce humaine qui devrait supplanter la nôtre dans les représentations fictionnelles. Il s'agit de la théorie de la fœtalisation ou de la néoténie proposée par l'anatomiste hollandais Louis Bolk (1961 [1926]). Pour celui-ci, la particularité de la morphologie du corps humain – dépigmentation, absence de pelage, boîte crânienne ovoïde contenant un gros cerveau, visage d'aspect juvénile – serait la résultante de l'apparition chez l'homme d'un facteur inhibant la différenciation des structures morphologiques en sorte qu'elles n'évoluent pas vers un stade adulte achevé comme chez les autres mammifères. D'une part, l'homme naîtrait néotène, c'est-à-dire avant terme, et la fermeture tardive consécutive des jointures des os de son crâne aurait permis la poursuite du développement cérébral et des capacités intellectuelles afférentes, bien au-delà de ceux des autres primates. D'autre part, il conserverait, une fois devenu adulte, les caractéristiques physiques propres aux fœtus des primates. La supériorité de l'homme en regard des autres espèces va ainsi pouvoir être directement corrélée à son aspect physique. De fait, pour le

paléontologue américain Stephen Jay Gould, « les caractéristiques juvéniles sont un réservoir d'adaptations potentielles » (1997 [1977], p. 70), ce pourquoi, il proclame que « le véritable père de l'homme est l'enfant » (*ibid.*, p. 64).

Ce discours sur le maintien d'une virtualité adaptative extrême, grâce à l'absence de différenciation et à la conservation de caractéristiques quasi embryologiques, rejoint le discours actuel sur les cellules souches : moins un organisme ou un de ses éléments est différencié, plus il est perçu comme porteur d'un devenir démultiplié.

Cette idée reprise au niveau des représentations populaires a sans doute conduit à dépeindre les espèces censées dépasser l'homme sur les plans de la technologie et de l'intelligence – les extra-terrestres voyageant d'une galaxie à l'autre – comme des fœtus translucides (cf. *2001, l'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick) : une grosse tête ovoïde avec de grands yeux sur un corps petit et / ou longiligne ayant parfois l'apparence d'un embryon (cf. *E.T., l'extra-terrestre* de Spielberg, 1982).

De façon complémentaire, la fœtalisation de l'homme aurait, selon Bolk, fortement retardé l'âge auquel il accède à sa fonction reproductrice tout en la réprimant à la différence des espèces inférieures beaucoup plus prolifiques que lui. Et pour cet auteur, au cours de l'évolution, la forme des espèces successives acquiert un caractère fœtal toujours plus affirmé (1961 [1926], p. 249). En conséquence, les différences raciales seraient à rattacher aux différences d'intensité de la fœtalisation allant de pair avec les différences de prolificité, ce qui conduit à appréhender les races blondes nordiques comme moins fécondes.

Le fait que les auteurs de science-fiction contemporaine tendent à dépeindre les enfants de la nouvelle espèce humaine comme des enfants blonds aux yeux bleus, ayant si bien réprimé leur capacité reproductrice qu'ils devront trouver d'autres moyens que ceux de leurs ancêtres pour se perpétuer, est à mettre en rapport avec cette théorie. Cette nouvelle espèce signerait la fin de l'espèce humaine actuelle. Le signe annonciateur de cette disparition renvoie souvent à l'apparition d'angelots de grande beauté aux pouvoirs maléfiques.² Le roman de Greg Bear : *L'échelle de Darwin* (2001 [1999]) propose encore une autre alternative à l'origine de l'émergence d'une nouvelle espèce à même de supplanter les humains actuels qui leur donnent naissance : l'activation d'un ADN viral contenu dès l'origine dans le génome humain. Là encore, les nouveaux enfants sont très beaux et ont des capacités supérieures à celles de leurs parents.

Enfants sans mères, enfants surdoués ou enfants cruels, les représentations occidentales de l'époque contemporaine nous proposent de « nouveaux enfants » maîtres de leur ADN, de leur génome humain et de leurs parents. Ce renversement généalogique conduit, au final, à une fin de l'espèce, probablement à une nouvelle catégorie humaine libérée de la servitude de l'engendrement.

² Citons pour mémoire les films *Rosemary's baby* (Polanski, 1968), ou *La malédiction (Damien) I, II, III* (Donner, 1976, Taylor, 1978, Baker, 1981).

Donner les références bibliographiques en fin d'article. Réponse Marika : comme pour le film de Polanski, [*La malédiction (Damien) I, II, III*] renvoient à 3 films successifs dont les réalisateurs respectifs sont en 1976 Donner, en 1978 Taylor et en 1981 Baker. Il ne s'agit pas de livres ou articles à mettre dans la bibliographie. c

La science-fiction nous révèle une cosmologie occidentale contemporaine où les forces biologiques tendent à se substituer à la notion plus traditionnelle de divinité : elles constituent une nouvelle forme de transcendance. D'où l'intérêt et les sommes investies pour déchiffrer le génome, accompagnés d'une ferveur similaire à celle qui animait, autrefois, les théologiens tentant de déchiffrer le message divin contenu dans les Écritures et censé receler le mystère de l'origine de l'humanité, de la vie et son devenir.

Ainsi, nous ne serions que les véhicules d'une puissance qui se jouerait de nous, capable de nous élever vers des cimes insoupçonnées ou nous faire chuter vers une bestialité que nous croyions avoir dépassée. Le tabernacle contenant le message de cette puissance est l'hélice d'ADN, et c'est la biologie qui est censée pouvoir nous en fournir la clé. Le contenu du génome humain résumerait ce que nous avons été tout en déterminant ce que nous sommes et ce que nous serons. En tant que reliquaire de la phylogénèse, l'ADN est mémoire : réalisée et virtuelle.

Et comme le suggère Ian Hacking (1998), la mémoire est devenue le substitut de l'idée de l'âme pour les sciences modernes. Il est donc logique que l'ADN, parce qu'il est appréhendé comme immortel et à l'origine de l'apparition de la vie, soit devenu le support symbolique d'une certaine forme de transcendance : celle qui préside à l'incarnation. Les médecins qui prennent part à la reproduction médicalement assistée ne seraient-il pas les officiants du culte rendu à cette transcendance ?

Références

BEAR G., 2001 (1999), *L'échelle de Darwin*. Paris, Robert Laffont.

BOLK L., 1961 (1926), « Le problème de la genèse humaine », *Revue française de psychanalyse*, XXV (2), p 243-279.

COOK R., 1989, *Mutation*. Paris, Sylvie Messinger.

FREUD S., 1989 (1898), « La sexualité dans l'étiologie des névroses », *Œuvres complètes* III, Paris, PUF, p. 216-240.

GOULD S. J., 1997 (1977), « Le véritable père de l'homme est l'enfant », in *Darwin et les grandes histoires de la vie. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Le Seuil, « Points », p. 64-71.

GRASSE P.-P., 1996, « Évolution », *Encyclopaedia Universalis*, tome 9, p 131-138.

HACKING I., 1998 (1995), *L'Âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Le Plessis-Robinson, Les empêcheurs de penser en rond.

HUXLEY A., 1932, *Brave New World*, London, Chatto and Windus ; éd. fr., *Le meilleur des mondes*, 2017, Paris, Pocket.

MOISSEEFF M., 2005, « La procréation dans les mythes contemporains : une histoire de science-fiction », *Anthropologie et sociétés*, 29(2), p. 69-94.

MOISSEEFF M., 2010 a, « Au cœur du système hiérarchique occidental : l'évolution biologique », in André Iteanu (dir.), *La cohérence. Mélanges en hommage à Daniel de Coppet*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, p 341-368.

MOISSEEFF M., 2010 b, « Une naissance au futur : l'enfant alien de la science-

fiction », in R. Frydman et M. Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, p. 62-66.

MOISSEEFF M., 2012, « L'Objet de la transmission : un choix culturel entre sexe et reproduction », in K.-L. Schwering (dir.), *Se construire comme sujet entre filiation et sexuation*, Toulouse, Érès, p. 47-76.

SORG C., 1999, « C'était comment l'an 2000 ? », *Télérama*, 2607, p. 12-13.

WEIL J.-C., 2004, « L'homme immortel », *Géopolitique*, 27, p. 21-26.